

Ljubljana

Brina Svit

L'arbre qui
•••••marche

*Ne somnole pas dans le train Vienne-Trieste,
cher lecteur : la Slovénie est si petite que tu
pourrais la manquer.*

Tomaž Šalamun

PROLOGUE

C'est la tombée du jour, le moment magique sur cette immense place qui donne sur le large, entourée d'imposants édifices d'assurances maritimes datant de l'époque où la ville était un grand port de l'Empire austro-hongrois. La mer prend des reflets métalliques pendant que les derniers rayons de soleil réchauffent les façades et font briller les mosaïques comme si elles étaient des pierres précieuses.

Je suis à Trieste. Depuis 1954 où la ville est redevenue italienne, la place porte le nom de Piazza Unità. Dans sa longue histoire, elle en a eu d'autres. Pendant que Joyce y écrivait la première partie de son œuvre et quelques chapitres d'*Ulysse*, de 1904 à 1916, tout en donnant des cours d'anglais à un autre écrivain, triestin celui-ci, Italo Svevo, elle s'appelait tout simplement Piazza Grande.

Mais pourquoi commencer ce livre sur Ljubljana ici,

sur cette place majestueuse, théâtre privilégié de tous les bouleversements politiques de la ville ?

Parce que Trieste – Trst en slovène – a toujours été aussi une ville slovène, drainant la population paysanne des alentours à la recherche d'une meilleure vie vers le grand port cosmopolite, comptant au début du xx^e siècle plus de Slovènes que Ljubljana, représentant une vraie force économique et culturelle, ce qui ne plaisait pas du tout au gouvernement fasciste qui voulait à tout prix italianiser l'esprit multiculturel de la ville. Parce que Trieste a été témoin d'une des plus belles histoires d'amour que je connaisse, celle des deux Slovènes pendant la Seconde Guerre mondiale, Danica Tomažič et Stanko Vuk, racontée par Fulvio Tomizza dans son roman *Les Fiancés de la rue Rossetti*. Parce que dans ma jeunesse yougoslave et socialiste, Trieste était pour nous le synonyme de l'opulence et de la société de consommation où l'on venait pour s'acheter un jean Levi's au marché de Ponte Rosso, ou même plusieurs, qu'on enfilait l'un sur l'autre pour tromper les douaniers – là, je parle des autres Yougoslaves, pour nous, les Slovènes, un seul suffisait, on était à côté, une heure voire deux en stop –, sous le regard légèrement condescendant voire moqueur des Triestins. Parce que c'est à cette époque des virées en autostop que j'ai rencontré pas loin de la frontière un jeune Serbe de Belgrade, lui aussi en autostop, sauf que ça ne marchait pas du tout pour lui, il se traînait au bord de la route depuis des heures, alors je lui ai proposé de le prendre avec moi, ne m'imaginant pas que quelques mois plus tard, je me retrouverais chez ses parents à Belgrade, à visiter la capitale yougoslave pour la première et la

dernière fois de ma vie. Parce que depuis trente ans, tout a changé, la Slovénie est devenue un pays indépendant, il n'y a plus de frontière, plus de jeans à acheter, on a tout ce qu'il faut chez nous, même beaucoup plus que ce qu'il ne faut, c'est ça, la société de consommation, nous sommes dans l'Europe, officiellement, même au cœur de l'Europe, *we are the nation with the best location*, aime dire un ami poète. Parce que la ville de Trieste, de plus en plus consciente de son héritage mitteleuropéen – on vient même d'y ouvrir le seul café en dehors de Vienne où l'on sert une authentique *sacher torte* –, continue à cultiver l'esprit slovène avec son théâtre, son quotidien, une maison d'édition, une librairie. Parce que c'est une ville éminemment littéraire, avec Joyce et Svevo, sans oublier un grand poète triestin Umberto Saba, et le jeune Slovène Kosovel, notre Rimbaud, et évidemment Rilke qui aimait bien séjourner dans un château voisin de Duino. Parce que son âme ne pourrait pas être plus cosmopolite.

Ou bien parce que cette immense place serait le meilleur endroit pour réfléchir sur ce que ça veut dire d'appartenir à une petite nation ?

De toute façon, je dois bien commencer quelque part. Alors ce sera ici.

LA FRONTIÈRE, PETITES NATIONS

Il faut dire que je la connais bien. Je sais, par exemple, où l'on sert un excellent café sans sucre, avec un petit verre de chocolat amer à côté, et ce pour un prix très modique. J'y passe souvent, pour ainsi dire en voisine. Nous avons une maison sur le plateau karstique, dans

un tout petit village qui en compte treize, d'où on voit la mer, des vignes et des oliviers. Il s'appelle Zagrajec, il est situé à dix-sept kilomètres de Trieste, presque à la frontière. Chaque fois que nous revenons chez nous par la route qui longe la mer, devant le grand phare très mussolinien, avant de monter vers Contovelo d'où s'ouvre la plus belle vue sur la baie de Trieste, je sens à quel point j'aime vivre à la frontière.

Vivre à la frontière veut dire passer joyeusement d'une langue à l'autre. S'observer dans le miroir de celui qui ne nous ressemble pas. Comprendre nos différences. C'est la meilleure façon de pratiquer ce que Claudio Magris, un autre auteur de Trieste, appelle l'« identité ironique », celle qui s'enrichit au contact de l'autre, qui ne se prend pas trop au sérieux, qui ne se croit pas supérieure. Une belle idée, sur le papier en tout cas.

En réalité, ça ne va pas de soi. Ou encore mieux : ça va toujours dans le même sens. Ce sont les Slovènes qui passent joyeusement d'une langue à l'autre. Depuis que je viens à Trieste en voisine, je n'ai jamais rencontré un seul Italien qui parlerait le slovène. Quelques mots : *dober dan, kako ste, prosim, hvala...* et ça s'arrête là. Certes, ils ne nous toisent plus avec la même condescendance qu'à l'époque yougoslave quand on venait s'acheter des jeans, au contraire, ils sont ravis de nous compter parmi des clients de leurs belles boutiques de vêtements, d'antiquités, restaurants, cafés... Mais ce n'est pas pour ça qu'ils vont apprendre autre chose que quelques mots de politesse.

Il faut dire que le slovène est difficile. Imaginez un peu : une langue qui se décline comme le latin, qui

connaît trois genres : masculin, féminin, neutre – *sonce*, par exemple, le « soleil », est neutre –, et surtout le duel. Le duel est une forme grammaticale spéciale se situant entre le singulier et le pluriel, et désignant deux personnes, deux objets. Rares sont les langues qui possèdent le duel, cet îlot de proximité et d'intimité. Le duel, c'est notre petite fierté. Intimité inscrite dans la morphologie même de la langue.

☞ Le duel,
c'est notre petite
fierté. Intimité
inscrite dans la
morphologie
même de la
langue ☞

Mais ce n'est pas seulement une question de langue. C'est le fait d'appartenir à une petite nation qui n'est pas juste un concept quantitatif. Il désigne, comme le dit Milan Kundera, une situation, un destin. Un destin qui n'est pas seulement le fait de voir leur existence menacée – et les Slovènes du littoral, italianisés de force, traités en citoyens de troisième classe, sans avenir dans l'Italie fasciste, en savaient quelque chose – mais aussi d'être confrontés à l'arrogante ignorance des grands. Voilà, c'est dit : l'arrogante ignorance des grands.

Pourtant on peut voir la chose autrement. Moi qui vis depuis longtemps dans une ville aussi cosmopolite que Paris, je suis fier d'être slovène. C'est plutôt singulier, ça a un certain charme. C'est du travail aussi, un effort de tous les jours. Je m'efforce de parler le français aussi bien que je peux. Je m'efforce de l'écrire, pareil, aussi bien que je peux. Je me souviens d'une déclaration de Bernard-Henri Lévy. Pendant la guerre en Bosnie,

j'ai fait une interview avec lui pour le journal slovène *Delo*. Il m'a dit qu'il ne voulait pas apprendre une autre langue que la sienne parce qu'il voulait l'approfondir, la posséder à la perfection, comme un instrument. Un Slovène, un Islandais, un Norvégien ne peuvent pas se permettre un luxe pareil. Ça ne leur viendrait même pas à l'esprit.

Mais être slovène à Paris ou à Ljubljana n'est pas tout à fait la même chose. De retour dans mon village sur les hauteurs de Trieste, j'envoie un message à Marko Crnkovič. Nous venons de faire une interview à l'occasion de la sortie de mon dernier roman, qui se passe – fait plutôt rare pour moi – à Ljubljana. Qu'est-ce que ça veut dire pour toi d'appartenir à une petite nation de deux millions d'habitants ?

Petite nation ? répond-il presque aussitôt. J'aurais voulu qu'on soit au moins cinq ou dix millions. Parce que deux millions, c'est une vieille brasserie, un quartier, un grand domaine où tout est disproportionné, sans vraie mesure. Chaque petit succès devient mémorable, chaque problème une tragédie.

MARKO CRNKOVIČ

J'aime bien sa réponse. Il exagère un peu, comme toujours, mais c'est bien vu. C'est tout lui, l'enfant terrible du journalisme slovène. Rédacteur en chef de plusieurs titres de la presse slovène, éditorialiste, commentateur, auteur d'un grand nombre de chroniques qu'on lisait pendant des années rituellement chaque samedi dans le supplément de samedi du quotidien *Delo*, celui pour lequel j'écrivais, moi aussi. La plume

la plus acérée, critique, ironique, lucide, méchante, mais aussi sincère, drôle, avec beaucoup d'esprit et une langue bien à lui, inventant des néologismes et en empruntant sans gêne au français et à l'anglais, ce qui peut énerver beaucoup d'esprits éétriqués. Traducteur aussi, entre autres de Baudelaire. Assez incontournable, en fait. Ce qui n'a rien d'extraordinaire dans un petit pays de deux millions. C'est ce qu'il répondrait si je parlais de quelqu'un qui lui ressemble. Sauf qu'il n'y a personne qui lui ressemble.

Si j'insiste sur ce fait – deux millions, petite nation avec tout ce que ça comporte –, c'est parce qu'il faut le savoir quand on décide de visiter ce pays, cette grande brasserie où tout le monde connaît tout le monde. Plus ou moins, bien sûr. Et si ce n'est pas directement, on a toujours quelqu'un en commun, un cousin, une vague connaissance, un camarade de classe... Sans parler du fait que quand on traverse Ljubljana, on tombe toujours sur deux, trois personnes qu'on connaît. Difficile, voire impossible, d'y passer incognito.

Puis il y a ce problème d'identité. Si je dis « problème », c'est que l'identité slovène n'a rien d'évident, de tranquille, allant de soi, comme celle des Français, par exemple. Les Français ne se demandent pas ce que ça veut dire être français, tandis que les Slovènes le font tous les jours.

C'est quelque chose qui nous concerne, nous interroge,

**☹☹ Les Français
ne se demandent pas
ce que ça veut
dire être français,
tandis que les
Slovènes le font
tous les jours ☹☹**

qu'on ne peut pas balayer d'un revers de la main, dont nous devons être fiers. Les succès des cyclistes slovènes – d'ailleurs, on ne dit pas les « cyclistes slovènes », on dit « nos cyclistes », notre Roglič, notre Pogačar, notre Mohorič – nous font jubiler : regardez un peu, nous ne sommes que deux millions, et nos gars dominent le cyclisme mondial ! La même chose avec le saut à ski, notre sport national. Nos sauteurs sont depuis des décennies parmi les meilleurs au monde, nous avons l'un des plus grands tremplins, à Planica, qui devient tous les ans, pendant la finale de la Coupe du monde, une fête, une jubilation nationale, une beuverie à ciel ouvert... Et puis il y a notre Plečnik, architecte de génie qui a façonné Ljubljana, notre Prešeren, grand poète romantique, notre Cankar... Même notre Žižek si on veut.

Puis qui encore, dirait Marko C., en tournant les yeux au ciel.

Il y a nos chevaux aussi, le symbole vivant de la slovérité.

Il sourirait, je le vois d'ici.

D'ailleurs, je devrais commencer notre voyage à Ljubljana par Lipica, l'endroit qui a donné le nom aux chevaux blancs mondialement connus. Car je vais vous proposer quelques détours avant de nous diriger vers Ljubljana, la capitale. Et de prendre avec nous Marko C. Il sera mon éminence grise, celui qui va modérer mes enthousiasmes, me raconter des choses que je ne connais pas, me contredire si nécessaire, me conseiller peut-être.

S'il veut bien, évidemment, ce qui n'est pas gagné d'avance. Je vais lui poser la question.

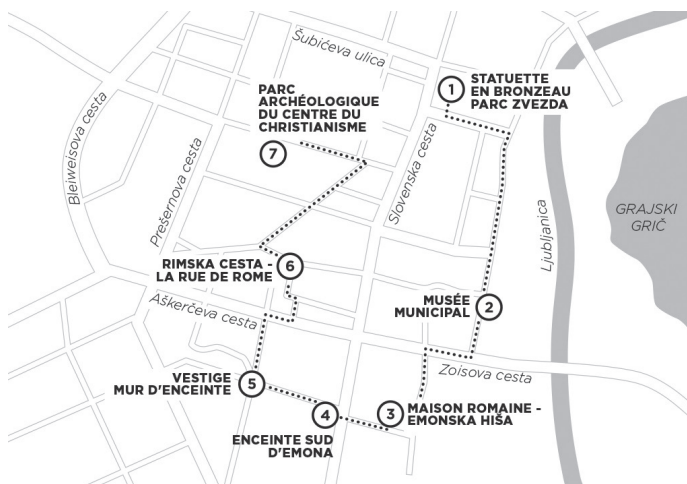


Cinq itinéraires

Si Ljubljana est une ville à flâner, on peut toutefois prévoir quelques itinéraires, voire quelques idées de promenade.

Scannez le QR code à chaque fin d'itinéraire et retrouvez la carte sur votre téléphone.

1• Sur les traces romaines



Rappelez-vous, il y a deux mille ans, Ljubljana s'appelait Emona, une colonie romaine qui a joué un rôle important dans la défense de l'Empire romain. Son emplacement correspond à l'actuel centre-ville. Les Ljubljanais le savent : dès qu'on se lance dans des travaux dans cette partie de la ville, il faut commencer par les fouilles archéologiques. Et on y trouve toujours quelque chose : objets, mosaïques, restes du chauffage au sol comme récemment devant le théâtre national Drama. Autrement dit : si on se promène dans les rues du centre dont l'une s'appelle Rimska, rue de Rome justement, nous marchons sur les restes de l'antique Emona.

Le Musée municipal, qui se trouve à quelques pas de l'obélisque à Napoléon, garde une importante collection romaine. C'est aussi le point de départ de la balade romaine. C'est là qu'on peut acheter un billet pour la visite des trois sites archéologiques et surtout demander le plan du circuit des vestiges d'Emona.

Le plus simple est de commencer par l'étonnante statue en bronze d'un citoyen d'Emona, érigée dans le parc Zvezda, à côté de la place du Congrès. Elle a été trouvée en 1836 lors des travaux de construction d'un immeuble en face, et représente un jeune homme en toge, selon le modèle de l'époque pour les citoyens romains.

Si on veut avoir une idée sur l'habitat de l'ancienne colonie, il faut se rendre à Mirje 15, à dix minutes du Musée municipal, où on peut visiter des vestiges d'une maison romaine, divisée en plusieurs appartements, reliés à une cour centrale. On y trouve des restes de la cuisine, de la pièce centrale avec des mosaïques bicolores, et du

système de chauffage par le sol qui témoignent du haut degré de la culture d'habitat.

Un peu plus loin, toujours à Mirje, il y a une section de l'enceinte sud d'Emona, rénovée très librement dans les années trente par Plečnik, lui aussi impressionné par la solidité et la qualité des constructions romaines.



2• Au fil de l'eau



La rivière Ljubljana fut pendant très longtemps la principale artère commerciale de la ville. Si on veut